

pour arriver à cet heureux résultat? Nous confessons ici bien humblement qu'il nous est impossible de répondre à cette question d'une manière satisfaisante, et bien d'autres que nous se trouvent dans la même impossibilité. Les circonstances qui peuvent retarder ou accélérer la marche de ces améliorations sont tellement nombreuses et souvent si difficiles à prévoir, qu'il serait bien téméraire celui qui entreprendrait une telle besogne et voudrait donner une solution générale.

Tout ce que nous pouvons dire c'est que le cultivateur actif, économique et intelligent arrivera plus vite que celui qui possèdera ces qualités à un moindre degré. Il se perd dans la plupart des exploitations rurales une énorme quantité de matières fertilisantes d'une très-grande richesse. Cette déperdition n'aurait pas lieu, si l'on était convaincu que ces riches substances agissent admirablement sur la fertilisation des terres.

Les cendres et la suie sont de tous les engrais ceux que l'on perd le plus communément. Le cultivateur canadien brûle d'énormes quantités de bois de toute espèce et surtout de bois franc; car il aime la chaleur et un bon feu bien ardent le réjouit. Le climat rigoureux de nos hivers, l'oblige donc à brûler beaucoup de bois et par conséquent à faire beaucoup de cendres et de suie. Dans nos localités les cendres sont employées pour les lessivages et la confection des savons indigènes. Mais la potasse à peu près seule est extraite des cendres; et, ces dernières, quoique d'une valeur moindre, ne sont pas cependant sans valeur fertilisante. Tout au contraire, la science et les bonnes pratiques nous démontrent que les cendres lessivées agissent admirablement sur la production des grains et des fourrages. La suie agit à peu près de la même manière.

Au lieu de perdre ces matières, le cultivateur intelligent les recueillera avec soin et les mélangera avec ses fumiers d'étable. En agissant ainsi, il en augmentera non-seulement la quantité, mais encore et surtout la qualité. De nombreux essais nous ont prouvé que vingt voyages de fumier de ferme associés à vingt-cinq minots de cendres et de suie produisent autant d'effet que quarante voyages de fumier employés seuls. Après cela est-on excusable de laisser à la voirie ou de jeter dans les chemins des matières douées d'une aussi grande puissante fertilisante?

Mais ce n'est pas tout, les eaux de savon, de lessive contiennent tous les principes les plus propres à favoriser la croissance vigoureuse de la plupart des plantes généralement cultivées; employées en arrosage sur les tas de fumier, elles régularisent leur fermentation et augmentent leur richesse. Malgré leurs qualités ces eaux ne sont pas mieux traitées que les cendres et la suie, on les perd avec une égale impuissance. Il y a sans doute des cultivateurs qui ne perdent ni les cendres, ni la suie, ni les eaux de lavage; mais ce ne sont que de très rares exceptions.

Nous passons sous silence une foule d'autres débris de toutes sortes, fruits gâtés, mauvaises herbes, etc., qui tous contribueraient dans une forte proportion à augmenter la masse des engrais.

Les vieux mortiers provenant des démolitions, sont de riches substances qui agissent sur les terres comme amendements et comme engrais. L'usage veut que ces mortiers ne soient propres qu'à combler les ornières dans les chemins boueux. Les bons cultivateurs pensent autrement et nous sommes tout disposé à leur donner raison. Les plâtres, ou les vieux mortiers s'écrasent vite et s'améliorent que très peu les chemins; tandis qu'étendus en couches minces sur les champs ou mélangés intimement avec les fumiers

d'étable leurs effets sont autrement avantageux et durables.

Mais que dirons-nous de la masse incalculable d'engrais fournie par la mer aux cultivateurs du littoral? Ils ont les plantes marines, varechs et autres, les vases de mer, le poisson ou ses débris. C'est une mine inépuisable qui ne demande qu'à être exploitée et dont l'utilisation est des plus faciles, puisqu'on n'a qu'à étendre la main. Ici, pas le moindre déboursé; les engrais attendent qu'on veuille bien les employer; ils sont accessibles en toutes saisons: l'hiver, l'été, l'automne et le printemps.

Les mortes-saisons ne sont pas rares sur la ferme; très-souvent les hommes et les attelages restent inoccupés ou à peu près. Pourquoi ne les emploieraient-on pas à l'extraction et au transport des engrais fournis par la mer. La journée est alors peu précieuse, le travail s'exécute à bon marché et le prix de revient de ces engrais serait peu élevé. Si les animaux de traits sont fatigués, on peut ne les faire travailler qu'une demi-journée par jour, ne leur donner que des charges légères; enfin tous les attelages et tous les bras peuvent être occupés à cette utile besogne durant les basses mers. Le poisson seul exige plus de rapidité dans le charroyage; mais l'ouvrage est bien vite terminé.

Les engrais de mer sont très-riches, plus riches même que le fumier d'étable, du moins c'est ce que constatent les analyses chimiques et les résultats obtenus par la pratique. Devant ces deux autorités compétentes, il est impossible de ne pas croire à l'exactitude de ce fait. Recueillir ces engrais et les soumettre à une manipulation judicieuse serait donc pour le cultivateur du littoral des grandes eaux une admirable spéculation.

Plusieurs agriculteurs ont déjà compris les avantages des engrais de mer et ils en font grand usage pour la fertilisation de leurs terres; mais cette pratique n'est pas assez générale. Cinq ou six cultivateurs par paroisse, dix au plus, font un usage fréquent du poisson, du varech et rarement des vases. C'est trop peu et nous voudrions que la pratique se généralisât à tous les habitants du bas du fleuve, au nord et au sud.

Nous avons été douloureusement surpris que le gouvernement ait cru devoir faire des réglemens pour déterminer les lieux où doivent être ou plutôt où ne doivent pas être déposés les débris de poissons dans nos grandes pêcheries du Golfe. Cela ne recommande pas l'esprit de progrès de nos cultivateurs. N'auraient-ils pas dû s'emparer au plus tôt de ces débris et les transporter sur les champs. Là, ils n'auraient incommodé aucune industrie et ils auraient produit d'abondantes récoltes. La côte de Gaspé est riche par ses pêcheries; mais elle le serait encore davantage par une culture plus intelligente.

Les cultivateurs éloignés des bords du fleuve sont privés des abondants engrais qu'ils y trouveraient; mais ils ont à leur disposition beaucoup d'autres matières fertilisantes qu'ils oublient totalement. Ils ont, par exemple les débris de tannerie, poils et morceaux de peaux imprégnés de chaux dont la valeur comme engrais est très-élevée. Pourquoi les perdent-ils? Ne devraient-ils pas les recueillir avec le plus grand soin? Cependant nous devons reconnaître, à leur honneur, qu'en général ils ont plus avancé que les précédents, que le progrès a, depuis quelques années, pénétré chez eux et qu'ils avancent rapidement. Espérons que ce mouvement va se généraliser. Pour nous, l'amélioration de la culture est l'œuvre la plus patriotique que nous puissions entreprendre.

Tous les engrais que nous avons énumérés et beaucoup d'autres que nous passons sous silence augmenteront dans